

Roland HODEL

Michel de Bourges

Un amour de George SAND



Roman

Bou
Notte
Editions

© Éditions La Bouinotte, 2024

Tous droits de reproduction, adaptation et traduction réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-36975-235-6

Coordination éditoriale : Gilles Boizeau

Composition couverture : Isabelle Fomproix

Composition : Aurélie Camarasa – aurelie.camarasa@yahoo.fr

Illustration de couverture : Portrait de Michel de Bourges

© Archives départementales du Cher, 11 FI Michel de Bourges 2

Remerciements de l'éditeur à Philippe Goldman, Xavier Laurent
(directeur des archives départementales du Cher),
ainsi qu'à Michèle Jusserand et Christian Pineau.

Éditions La Bouinotte
26, rue de Provence, 36 000 Châteauroux
www.labouinotte.fr

MICHEL DE BOURGES

UN AMOUR DE GEORGE SAND

INFOS TECHNIQUES

TITRE : Michel de Bourges,
un amour de George Sand.

GENRE : roman

AUTEUR : Roland Hodel

FORMAT : 150 x 210 mm

DOS : 33,5 mm

480 pages

EDITEUR : La Bouinotte

ISBN : 978-2-36975-235-6

EAN : 9782369752356

PRIX PUBLIC : 22 €

POIDS : 570 g

SORTIE : 6 février 2024



DISTRIBUTION

• Éditions La Bouinotte
26 Rue de Provence
36000 CHÂTEAUROUX
02 54 60 08 06
SIRET : 390 998 375 000 62

Commerciale :
Vanessa GAGÉ
06 79 97 86 88
vanessa.gage@labouinotte.fr

Gestion des commandes :
Juliette MASCLE
commandes@labouinotte.fr

RÉSUMÉ

Dès leur première rencontre, George Sand s'éprend de Michel de Bourges. Cet avocat est maître dans l'art oratoire et rude aux positions établies. Il initie la romancière à la politique et l'incite à célébrer le peuple dans ses écrits. En retour, elle lui prodigue des conseils et tempère son esprit. Républicain ardent, Michel se bat pour le suffrage universel et la justice sociale. Leur courte liaison va les marquer durablement. C'est cette fidélité intellectuelle que nous conte Roland Hodel dans ce récit romancé captivant, précis, qui fait renaître l'exaltation d'une époque enflammée par les passions politiques.

AUTEUR

Roland HODEL

Agrégé de lettres modernes, Roland Hodel a été professeur, proviseur, inspecteur d'Académie. Puis il est entré dans la carrière préfectorale en exerçant les fonctions de préfet du Jura, du Cher et du Gard. À Bourges, il a pu enrichir sa connaissance de la terre de Berry, de ses habitants, de ses ressources, de son histoire et de ses figures d'exception.

PRÉVENUS D'AVRIL.



MICHEL (DE BOURGES.)

Publié par Bourcier, Libraire, rue Quincampoix, N.º 37.

34. e Liv. on

Roland HODEL

MICHEL DE BOURGES

UN AMOUR DE GEORGE SAND

Éditions La Bouinotte
Châteauroux
2024

Avec tous mes remerciements pour leurs apports à
Georges Lubin, Philippe Goldman, Félicienne Nicolas, Robert Griffon.

AVANT-PROPOS

Spécialiste renommé de la littérature française du XIX^e siècle, Jean Gaulmier passionnait les étudiants nombreux dans l'amphithéâtre. C'est dans un de ses cours que j'ai entendu parler pour la première fois de Michel de Bourges et de son influence sur George Sand.

L'idée reçue est que la romancière subit des influences et se fait l'écho de grands hommes comme l'écrivain romantique Musset ou le socialiste éclairé Michel de Bourges. C'est oublier que le choix qu'elle effectue de ses amis, elle le fait en toute lucidité : pourquoi Lamennais et non Lamartine (dont elle se méfie), pourquoi Barbès et non Proudhon (elle reste imperméable à la logique de ce dernier). Pourquoi Michel ? Parce qu'elle admire cet avocat charismatique, qui a l'art de convaincre. Parce qu'elle est subjuguée par ce militant progressiste, qui l'invite à sortir d'elle-même et à s'engager dans la lutte contre les inégalités. Michel n'hésite pas à la pousser sur un terrain qui était, à l'époque, réservé aux hommes : la politique.

George Sand a beaucoup donné aussi à ceux qui ont compté pour elle. Le personnage de Stenio a aiguillé Musset qui a lu *Lélia*, c'est la romancière qui lui a suggéré le sujet de son drame *Lorenzaccio*. Victor Hugo est attentif à ses jugements. Avec Gustave Flaubert, elle dialogue fermement, même si elle ne le suit pas toujours, son idéalisme s'opposant au réalisme flaubertien.

Pour sa part, Michel de Bourges attache grand cas à son opinion et à ses jugements : elle est pour beaucoup dans ses performances au prétoire. Mais c'est un terroir que George Sand lui fait découvrir et aimer. Son Berry est celui que nous présente Jean Gaulmier, né à

Charenton du Cher, dans son livre *Terroir* : « C'est la terre familière où les horizons sont connus, c'est la terre telle que la peine de l'homme l'a faite. » L'amour de la campagne plus que l'amour de la nature remplit les longues conversations de l'écrivaine et de l'avocat. Ainsi le Berry a exercé une heureuse influence sur la formation de l'esprit de Michel et sur l'épanouissement de ses facultés.

Ce méridional du Var est venu à Bourges pour quelques jours à l'invitation de son ami Louis Adolphe Brisson. Michel restera dans cette ville jusqu'à la fin de sa vie. Il y fonda même un journal *La Revue du Cher, de l'Indre et de la Nièvre*. C'est à partir de Bourges, comme George Sand à partir de Nohant, qu'il construira son destin national.

Sa liaison amoureuse avec George Sand a de quoi intriguer. Michel de Bourges, qui n'était pas a priori le plus séduisant partenaire, n'offrant rien de la fraîcheur et de la santé associées à la beauté selon les canons habituels, a été le destinataire des plus belles lettres d'amour écrites par la romancière, plus folles et brûlantes que celles envoyées à Musset, son amant de Venise.

Michel n'occupe pas dans l'histoire la place qui devrait lui revenir. Il était en effet un des plus grands avocats du XIX^e siècle et un orateur politique exceptionnel, salué par Lamartine, couvert d'éloges par Jules Ferry, qualifié de « maître » par Cormenin dans son *Livre des Orateurs*. Ses discours ont enflammé ses contemporains. Parfois, les sténographes ont oublié de transcrire sa parole tant, fascinés, ils restaient occupés à regarder et à écouter le tribun. Des divers genres de gloire, celle de l'orateur est la plus flatteuse, la plus puissante, aussi la plus éphémère. C'est pourquoi le député du Var, Louis Martin, a eu raison d'avoir remis en lumière les *Plaidoyers et Discours* de Michel de Bourges.

Cet apôtre du suffrage universel, ce chef du parti républicain, sur les barricades en compagnie de Victor Hugo contre le coup d'État et la dictature de Louis-Napoléon Bonaparte, a su poser les termes d'une réflexion qui demeure extraordinairement actuelle sur la

liberté d'opinion et de la presse, les injustices du pouvoir de l'argent, l'élévation des travailleurs à une entière responsabilité économique, la fixation de limites au marché, la mission d'arbitrage des pouvoirs publics, les bienfaits du développement régional, la valorisation des talents de toutes sortes, notamment créatifs.

J'espère avoir suscité l'envie de mieux connaître Michel de Bourges que George Sand a aimé passionnément et qui, dans la pire adversité, a fait luire l'idée et l'image de la République démocratique et sociale.

Entrer dans sa vie, c'est s'ouvrir au monde du romanesque.

Roland Hodel

LE PONT DES ARTS

Règlement de compte

Avec une petite moue qui ne l'enlaidissait pas, Marie Dorval écoutait son partenaire Pierre Bocage avancer plusieurs explications sur la disparition d'Alexandre Dumas en pleine répétition de sa nouvelle pièce *Antony* : partie de chasse dans le canton giboyeux de la Bruyère aux Loups de sa chère forêt de Villers Cotterêts, rendez-vous galant ou station au café Touchard près de la halle au blé, où confluait de hardies prétendantes à un bout de rôle. Pour l'actrice, son « *grand chien* », elle appelait ainsi affectueusement l'écrivain, avait une raison autrement sérieuse.

C'était bien vu. En ce 14 avril 1831, au lieu de prendre le chemin du théâtre de la Porte Saint Martin, notre Alexandre s'était précipité au Palais de Justice de Paris situé sur l'île de la Cité, où dix-neuf de ses camarades dont Geoffroy Cavaignac, Guinard, Bastide, Trélat, Sambuc, Thomas et Danton se trouvaient traduits en cour d'assises. Le roi Louis-Philippe l'avait exigé.

Ces jeunes gens étaient ses ennemis irréconciliables. Pour en saisir la raison, il faut revenir un peu plus de huit mois en arrière. En juillet 1830, au terme de trois jours de combat acharné, ils avaient chassé à coups de fourche et de fusil le roi Charles X. Selon le souhait qui avait fait battre leurs cœurs, maîtres de la rue, ils s'apprêtaient à proclamer la République quand, par un tour de passe-passe, Louis-Philippe, alors duc d'Orléans, réussit à prendre la place de son cousin sur le trône. Depuis, c'était la guerre entre le nouveau roi et ces vifs républicains floués par cet escamotage et frustrés de leur victoire. À l'affût

et aux aguets, ces derniers, la flamme de crin rouge sur leur shako, s'étaient enrôlés dans une batterie de l'artillerie de la Garde nationale.

Clairement, Louis-Philippe voulait en terminer avec ces artilleurs qui ne faisaient que contester son autorité. Pour lui, le rideau était tiré et la farce jouée. Il recherchait un prétexte pertinent pour les éliminer. Une occasion en or allait apparaître avec le procès intenté aux ministres du monarque détrôné, Polignac, le chef du gouvernement et trois de ses collègues.

Parce que les inculpés ne furent pas condamnés à mort, le peuple, qui exigeait pour eux la peine capitale, exprima sa colère en envahissant le Palais royal. Les forces de l'ordre endiguèrent difficilement la houle populaire.

Fip Ier, le roi était moqué ainsi dans les journaux, connut une frayeur. Le calme revenu, ne risquant plus d'être contredit, il s'écria que Cavaignac et sa bande avait fomenté ce soulèvement pour renverser le régime.

Artilleur lui également, Dumas était étonné d'être libre. Du 12 au 14 avril 1831, il fut assidu au tribunal. On le remarquait pour le bon motif qu'il était revêtu de sa défroque de chasseur, faute de temps pour se changer.

Une foule frémissante s'était jetée dans la salle d'audience, les fidèles des accusés en tête. De nombreuses personnes qui n'avaient pas trouvé place obstruaient les couloirs, d'autres, interdites de pénétrer, parcouraient les rues avec des chapeaux tricolores, des crêpes noirs au bras et des immortelles à la boutonnière. Dans l'enceinte, on remarquait la présence de plusieurs dames élégantes, certaines se penchaient aux premiers rangs, leur buste en offrande. Elles regardaient peu durement ces vigoureux jeunes accusés, treize d'entre eux n'avaient pas trente ans. Chez ces quêteuses d'émotions qui constataient leur aspect noble, simple, retenu, sans bravade, qui relevaient l'accord entre leur conduite et leurs idées politiques, l'attendrissement succédait à l'intérêt, comme l'intérêt avait succédé à la curiosité.

À cette époque, le tribunal, durant les assises et les procès politiques, devenait une salle de spectacle avec un public endimanché. C'est pourquoi le procès de Cavaignac et de ses amis avait déjà son titre comme une pièce de théâtre. C'était le « *procès du pont des Arts* », parce qu'on prétendait que sur cet ouvrage, le premier qui, en France, fut construit en fer, avait été ourdie la conspiration à l'ordre du jour. On rappelait également qu'à ce même endroit s'élevait la fameuse Tour de Nesle du haut de laquelle une reine de France faisait précipiter dans la Seine, après les avoir égorgés, les beaux adolescents qu'elle y avait attirés pour ses orgies.

En pleine lumière

L'avocat général Miller, « *l'homme rouge* », enveloppé dans l'hermine de l'ordre, accusa les dix-neuf citoyens venus du barreau, de la presse ou des écoles de « complot pour substituer la République au Gouvernement royal ». Pour souligner combien ils étaient dangereux, il rappela que lors des combats de Juillet, leurs figures noircies de poudre, ils étaient entrés aux Tuileries par les grilles rompues et les fenêtres brisées. L'*accusateur public* les toisant de son regard venimeux de rapace résuma brutalement le sujet de l'accusation : « Vous avez conspiré comme républicains, provoqué à la rébellion, organisé une opération de subversion. L'héroïsme suffirait-il pour légitimer des essais qui alarment les bons citoyens et froissent leurs intérêts ? Les services qu'on a rendus à l'État ne donnent pas le droit de l'ébranler dans ses fondements. »

Grand, de belle allure avec ses cheveux blonds et sa moustache rousse, se tenant un peu courbé, ayant l'aspect militaire, les yeux lançant des éclairs, Geoffroy Cavaignac, âgé de trente-cinq ans, répondit la tête haute au dogue qui le chapitrait avec un visage plus rouge que sa robe rouge.

« Nous, c'est notre intime conviction, avons fait notre devoir envers la France ; chaque fois qu'elle aura besoin de nous, quoi qu'elle nous demande, cette mère respectée, en fils pieux, nous lui obéirons.

Vous m'accusez d'être républicain, j'accepte cette qualification à la fois comme un titre de gloire et comme un héritage paternel. On nous appelle des ambitieux déçus, ce sont des ambitieux repus qui disent cela. »

La stupeur née de ces propos fit place à une salve d'applaudissements. Les autres accusés délivrèrent leur credo avec une certitude sensible. Pendant des mois en captivité, ils s'étaient encouragés à la bravoure virile.

L'issue de cette première confrontation publique entre les orléanistes et les républicains demeurait plus qu'incertaine. On était rempli d'inquiétude pour les accusés qui, traités de factieux, risquaient leur tête. On pensait à ces jeunes Athéniens que le féroce Minos, du fond de son palais du Labyrinthe, réclamait chaque année pour nourrir son monstre domestique, le Minotaure.

La tension était à son sommet.

La toile ! la toile ! On crut entendre les trois coups du lever de rideau pour l'ouverture d'un drame que tout le monde annonçait, lorsque, surgissant Dieu sait d'où, sortit de son banc un acteur que personne dans tout le prétoire n'avait vu figurer dans la trame : c'était un avocat dont on ne connaissait pas le nom. On disait ne le savoir que vaguement : en tout cas, il ne venait pas du barreau de Paris. Son apparition tenait du magique : il était tombé du ciel.

« Je demanderai la permission à la Cour de passer un peu plus avant dans l'enceinte, parce que la faiblesse de ma voix ne me permettrait pas d'être compris de Messieurs les Jurés. »

Le ton humble de sa requête colorée d'un léger accent du midi relevait du calcul à l'image de son physique tout en contrastes. Avec une taille plutôt petite et une stature carrée, le défenseur paraissait relativement jeune, mais son maintien assez voûté indiquait qu'il avait souffert et peut-être qu'il avait prodigué beaucoup d'efforts pour se faire lui-même. Sa tête était un peu forte pour son corps, sans qu'on relève de disproportion, son vaste front dégarni proéminent sur les yeux. Aidé de fines lunettes rondes, son regard avait cette pénétration

qui tient de l'habitude de l'observation et qui lui donnait le coup d'œil du diplomate.

De son allure un peu faunesque qui n'était pas sans rappeler Silène, la divinité malicieuse des bois, se dégageait une impression mêlée de force et de fragilité qui était assez singulière. S'approchant du président et de l'avocat général d'un pas lent de paysan madré, il imposa un silence claustral. Chut ! Silence ! Son regard de feu rivé sur ses juges, brandissant ses documents à la hauteur de sa tête, au bout de son bras, bien campé sur ses pieds, il eut vite fait de forcer l'attention par sa simplicité, voire sa rusticité.

La défense de Jean-François Danton, âgé de vingt-huit ans, fondateur de la *Société des Amis du Peuple* et journaliste à *La Tribune*, lui était confiée. Le défenseur suscita l'approbation en notant qu'on avait spéculé sur le nom de Danton qui réveille des souvenirs propres à exciter la peur. L'organisation de la panique et de l'effroi est érigée en un instrument de puissance politique aujourd'hui. (Bruits d'acquiescement). Pourquoi s'en prenait-on à Danton ? Avec son allure d'apôtre au cou sec, au regard âpre, sa dégaine de gueux aux dents longues dont les deux rangées saillaient entre les gencives, l'accusé se présentait comme un être sorti de l'enfer du Tartare. Sa destinée consistait à faire irruption pour soulever les faubourgs populaires de Paris. Comme, dans l'opinion du siècle, l'apparence fait l'homme, le voilà convoqué au secours de l'accusation qui, sans lui, aurait été incomplète. Grâce à l'adjonction de cette figure patibulaire, l'esprit humain pouvait en quelque sorte se reposer dans la croyance attribuant à tel acteur particulier un rôle qui revient à la conjonction de forces diverses et obscures. Ainsi le complot, sous le point de vue de l'art, devenait parfait comme composition dramatique et oratoire.

« Je voudrais pouvoir le dire sans avoir l'air de plaisanter, il n'est pas jusqu'à la barbe de Danton qui ne soit devenue factieuse. » Éclats de rire. Le port de la barbe était une sorte d'uniforme du parti jacobin, les favoris étant louis philippins. Comme le jeune homme fumait aussi la pipe, plus de doute : c'était la victime propitiatoire. On poussait

jadis au désert le bouc chargé de toutes les malédictions qu'il fallait détourner de dessus le peuple.

Poussant son avantage conquis par cet accès de gaieté, assuré d'avoir à moitié désarmé ses juges parce qu'ils avaient souri, l'hilarité ôtant son acuité à la controverse, le défenseur s'attacha à détailler les divers éléments propres à établir l'existence d'un complot. Aucun de ces éléments ne se rencontrait là. Avec une logique de mathématicien, il réduisit à néant l'accusation.

Ses intonations variées et ses gestes osés, son poing lourd ébranlant la barre, accentuaient ses déductions. « Danton était au cabaret, dit-on. Qu'est-ce que cela prouve ? Et après tout, est-ce bien au cabaret que l'on conspire ? Non, c'est sous les lambris dorés que l'on conspire avec perfidie la ruine des libertés publiques ainsi que l'asservissement du peuple. » S'indignant qu'on ait mis en cause la mise négligée de l'accusé, l'orateur lança une flèche qu'il semblait suivre des yeux, en penchant la tête, pour voir si elle portait : « Une mise négligée, qu'est-ce que cela traduit ? Cela apporte la preuve que Danton n'est pas riche, et qu'après des revers de fortune éprouvés par sa famille, il n'a pas voulu vendre sa plume au pouvoir. » (Au fond de la salle : Bravo !)

Soudain le défenseur fit volte-face pour s'adresser directement au jury : « Quelle pitoyable accusation ! sur quels déplorables moyens elle s'appuie ! Et c'est avec de telles raisons qu'on ose vous demander la tête de dix-neuf citoyens. Est-ce folie ? Est-ce terreur ? Est-ce un profond mépris de l'espèce humaine ? Disons qu'il y a un peu de tout cela dans l'accusation. »

Déjà gagnés par la démonstration rigoureuse de sa plaidoirie, les jurés ne furent pas au bout de leur étonnement. De son index tendu verticalement à la hauteur de son nez, l'homme en robe noire leur révéla qu'il était disposé à donner à Louis-Philippe la recette pour garder le pouvoir, le secret pour que la couronne ne lui soit pas fatale. L'auditoire stupéfait sentait que « *le procès était là* ». Du regard, il aspirait ce qui n'était pas encore sorti de la bouche du défenseur : « Ni les sanctions brutales que Charles X a cru devoir prendre, ni ses

Dès leur première rencontre, George Sand s'éprend de Michel de Bourges. Cet avocat est maître dans l'art oratoire et rude aux positions établies. Il initie la romancière à la politique et l'incite à célébrer le peuple dans ses écrits. En retour, elle lui prodigue des conseils et tempère son esprit. Républicain ardent, Michel se bat pour le suffrage universel et la justice sociale. Leur courte liaison va les marquer durablement. C'est cette fidélité intellectuelle que nous conte Roland Hodel dans ce récit romancé captivant, précis, qui fait renaître l'exaltation d'une époque enflammée par les passions politiques.

Roland HODEL

Agrégé de lettres modernes, Roland Hodel a été professeur, proviseur, inspecteur d'Académie. Puis il est entré dans la carrière préfectorale en exerçant les fonctions de préfet du Jura, du Cher et du Gard. À Bourges, il a pu enrichir sa connaissance de la terre de Berry, de ses habitants, de ses ressources, de son histoire et de ses figures d'exception.

22 €

ISBN : 978-2-36975-235-6



La Bouinotte
www.labouinotte.fr